

WISIELEC

HARDCORE

OU LA TRIBULATION

ROMAN



Æthalidès

©Æthalidès, 2016
ISBN: 978-2-9556752-0-5
www.aethalides.com

AVERTISSEMENT

L'amusette philosophique qui suit est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles ne saurait être qu'accidentelle.

Le ton du récit, cependant, peut nuire aux jeunes sensibilités : son contenu explicite et son symbolisme implicite s'adressent aux adultes initiés. Par conséquent, l'auteur suggère de ne pas en autoriser la lecture aux âmes de moins de dix-sept ans — même si elles demandent « des bocks ou de la limonade » au retour « des tilleuls verts sur la promenade »...

*Iam solitos poscunt cursus populusque paterque,
cum me sollicita proles Neptunia voce
invocat Hippomenes "Cytherea", que "conprecor, ausis
adsit" ait "nostris et quos dedit, adiuvet ignes".*

Sitôt la course ordinaire réclamée par le peuple
et les pères,
La voix éperdue du rejeton de Neptune,
Hippomène, m'implore : « Cythérée, je t'en conjure,
préside à mon audace,
« Protège-nous des feux que tu as engendrés. »

Ovide, *Métamorphoses*, Livre X, 638-641

PREMIER REGISTRE

Nuit

Jésus vient à la maison, et de nouveau la foule se rassemble, à tel point qu'ils ne pouvaient même pas prendre leur repas. À cette nouvelle, les gens de sa parenté vinrent pour s'emparer de lui. Car ils disaient : « Il a perdu la tête. »

MARC 3.20-21

PROLOGUE

OU « TES PÈRE ET MÈRE HONORERAS »

Cela a commencé par un doigt dans le cul.

Adam, seul dans le jardin d'hiver, sous l'excitation des pilules, se caressait le corps et pliait sous les frissons de l'onde qui parcourait sa chair. Seul avec la pilule aux effets pervers. La pilule sur la langue, cinq heures auparavant, dans le palais de Baal aux rangées d'anges obscènes, et trois éphèbes humides qui mêlaient leurs ailes aux siennes. Mâchoires crispées, pupilles béantes, coupes de champagne offertes à des harpies aux yeux avides, et lignes d'ambrosie prisées au-dessus de l'abîme. La pilule sur la langue, cinq heures auparavant, et sa danse extasiée sous le *beat* psychédélique, *dhikr* lancinant chargé de mat et d'aigus, danse amnésique sous les rayons stroboscopiques d'Hypériorion — le temps est immobile, c'était tout à l'heure, c'était à l'instant, cela fut-il vraiment ? Et maintenant les mouvements incessants, le désir de caresser, d'être caressé,

et cette solitude amère, sous le péril de l'aube en son jardin d'hiver. Regret des trois éphèbes retournés à l'océan, disparus dans la nuit sans prendre congé, peut-être encore gisants cloués et disloqués dans un *dark-room* puant du dancing. Nu, il était nu, Adam. Désorienté, il avait parcouru son écrin haussmannien aux salles encombrées de mémoire, aux salles pétrifiées de préciosités colportées par la lignée arcadienne de ses aïeux, tous hères avides de puissance maintenant réduits au repentir inaudible qui hantait le lieu, vaste garçonnière centrée sur un jardin relié au ciel par une improbable verrière et par un ficus majestueux, un figuier séculaire planté en pot et asphyxié par la pierre, un axe arraché du centre du monde et maintenu captif d'un vœu arrière. Nu, il était nu, Adam. Désorienté, il avait parcouru son logis dénué de vie. Quelqu'un, il aurait voulu quelqu'un, juste un regard, juste des mains, juste un sourire et affronter à deux le gouffre du lendemain. Mais Adam était seul et démuné avec ce feu allogène qui brûlait en lui. La pilule sur la langue, cinq heures auparavant, et maintenant les mouvements incessants, le désir de caresser et d'être caressé. Le soufre qui embrasait sa chair l'accablait d'une irritante érection qu'il commença d'assouvir en se branlant. Il prit sa queue et se caressa, graduellement, une main sur les cuisses, l'autre sur l'indéfectible bétyle. Testicules empoignés comme un anti-stress. Gland pétri, gonflé, démangé, envie de sexe. Envie de bouche. Envie de corps. Envie de

muscles. Queue comprimée sous la main et va-et-vient. Cuisses caressées. Torse. Ventre. Fesses. Cul. Chaleur et frisson du trou du cul. Désir d'un autre soi-même. Ce n'est plus soi que l'on caresse. Un autre soi-même. À défaut d'être femme, à défaut d'être mère. Un autre soi-même. Et doigt dans le cul.

Cela a commencé ainsi.

Adam, le doigt dans le cul, voulait un autre sexe que le sien dans la main. Une queue tendue, grosse et puissante comme la sienne. Débordante de promesse et de fécondité. Bombe qu'il pouvait faire exploser. Adam voulait se la fourrer dans le cul et se faire écartelé. Adam voulait se clouer dessus et périr épinglé. Comme un insecte qu'il était. Comme une moitié vivante à moitié, jouissante à moitié. À défaut d'être femme, à défaut d'être mère, il s'inventa des stratagèmes. Nu, il s'en vint à son bureau et prit son plus beau stylo. Un stylo rigide et large que l'éditeur pédé qui usait de ses services de nègre lui avait offert, en récompense d'un prix littéraire que sa verve terne avait conquis sans gloire. Adam observa la beauté conique du stylo, il éprouva sa solidité d'ivoire et se dit qu'il n'y avait pas de hasard : l'idée du stylo était en Dieu avant que le monde fût ; l'industrie de l'homme en avait précipité l'actuation ; la perversité inhérente à Adam en multiplierait la fonction. Adam observa la rigidité du stylo et frémit devant sa beauté principielle — en vérité tout ce que Dieu avait créé était bon. Adam enroula son triste trophée dans un gant de toilette en coton, il enveloppa le

curieux assemblage d'un préservatif et lubrifia le compact godemiché ainsi improvisé d'un peu de sa salive. Adam songea que Dieu avait créé toute chose pour éprouver l'ingéniosité de l'homme. Et en se le carrant dans le cul, il sut que c'était bon. Une main comprimant son sexe et l'autre agrippant ce qui lui comprimait le cul, Adam rêva d'un autre sexe comme le sien pour se le mettre dans la bouche. La bouche pleine de rêves, Adam songea à s'arracher une côte.

Ève sonna à la porte.

Adam, l'esprit enflammé, s'ôta l'artifice du cul et enfila tant bien que mal un caleçon. La porte s'ouvrit sur sa neurasthénique voisine, une lointaine amie de famille à qui l'on prêtait le studio sur le palier. Étudiante à vie. Recalée sans cesse. Pas vraiment belle. Pas vraiment moche. Fade. Bientôt trentenaire. Célibataire. Des chats. Lunettes en guise de sourire. Seule et courbaturée du poignet comme Adam l'était aujourd'hui du cul; demain, comme hier, éreintée du désir de se pendre. La porte ouverte sur un Adam en caleçon, un caleçon bosselé par le sexe tendu à exploser qu'Ève rêvait maintenant dans sa bouche et dans son con. Venue pour se plaindre, sans doute, de la musique qui rythmait les frasques masturbatoires d'Adam et qui aggravait la glaçante discorde des émeutes estudiantines dehors, la mal baisée suivit les voies du Seigneur, impénétrables, et à la vue de l'objet de toutes les convoitises entra et ferma la porte sans mot dire.

Ève regarda Adam un court moment avant de s'aboucher à sa queue.

Adam et Ève se connurent.

Adam, le feu au cul, regrettait qu'Ève ne fût pas homme. Il voulait qu'elle lui léchât le vit et l'anus. Il souhaitait qu'elle le socratisât. Elle, goulûment, le pompait et lui caressait la prostate du bout des doigts. Adam regrettait qu'Ève fût femme, il regrettait qu'elle ne fût pas un autre lui-même qu'il pourrait par les yeux désirer. L'idée de baiser une femme, à vrai dire, le dégoûtait. Mais Adam incandescent bouillonnait du désir mâle de prendre, de posséder et de jouir. La chaleur de la pilule avait irradié son corps et embrasé son âme : il fallait qu'il foute, crénom de Dieu! Il fallait qu'il connaisse, qu'il défonce et dévore, il fallait qu'il répande ses gènes et s'approprie le monde et peste soit des femelles clitoridiennes! Ne devait-il pas nommer toute manifestation devant lui? Et Adam brûlait de marquer et de tamponner, non de Son Nom, mais de son nom, il fallait qu'il tamponne et s'approprie, il fallait qu'il pénètre et déchire les anneaux des naissances et des morts, il fallait qu'il empreigne Ouroboros de son sceau, il fallait qu'il chevauche l'enchaînement du temps et répande ses gènes ophidiens sur le monde. Narcissique et en colère, ivre de puissance, dominé par la mort, Adam céda au *Nahash* et convertit son dégoût en rage : dans le jardin d'hiver, au pied du sycomore, il s'empara d'Ève et maintes fois jouit d'elle et de son corps.

Il la prit sans répit et la reprit encore.

Il encula sa proie en lui fourrant le chef dans les tendrons morts.

Et bestialement, accroupi à même le sol, il lui burina longtemps la chatte encore, dans l'indifférence de l'étoile Polaire qui offrait son évanescence à leur nuit de fer, à leur part ténébreuse et éphémère dans le cycle immuable de la précession des équinoxes. Son sexe tendu sans fin sous l'effet de la drogue, Adam limait, limait à n'en plus finir, au-dessus des cris rauques et obscènes de la sans-queue qui, des jurons plein la bouche, salivant comme une chienne, se découvrait chienne.

Adam et Ève, cette nuit-là, conçurent.

Je suis le fruit de ce pédé et de cette chienne.

1. L'ENFANT PÉTRIFIÉ

OU « LE VENT L'A PORTÉ DANS SON VENTRE »

Amphidam — pour une raison obscure, on avait baptisé cet Adam-là ainsi — Amphidam aurait été un bon père s'il s'était laissé une chance de l'être : jusqu'à sa mort, il ne fut pour moi qu'un fantôme, après quoi il devint une idée vaine. Ève, ma mère, n'eut quant à elle pas assez de désir et de courage pour vivre sa vie et m'offrir un regard tiers, mais la longue dépression qui la mena au suicide me détacha de son sein et me permit de me mesurer au monde. L'idée qu'Amphidam eut préféré un discret avortement au ridicule du mariage, assenti sans enthousiasme par un grand-père aigri qui avait accepté l'idée de ne jamais le devenir, n'était que vacillant esquif dans son océan de lâcheté. Le couple insolite emménagea dans un pavillon de Megara. Là, à l'ombre des tours de lapins qu'épandaient sans relâche des promoteurs reptiliens, il s'efforça vainement de survivre à la décennie qui lui fut impartie.

Elle, la chienne, finit par décrocher de quoi enseigner. Elle connut la triste routine d'un collègue public de banlieue. Elle connut cette colère envers l'élève ignare qui se transforme en compassion dès le premier échange avec les géniteurs indignes et abrutis, et qui se dissout, longuement, au fil des ans, dans un alcoolisme de bon teint partagé avec des collègues dépressifs et un proviseur brisé, fonctionnaires émérites méprisés des élites, tous hères extenués dans leur mission prométhéenne de mener le tiers-état au sacro-saint baccalauréat.

Lui, le pédé, continuait de rencontrer des garçons dans les dancings à la mode, entre deux publications que ses protecteurs lui sous-traitaient. N'ayant rien à dire, hors le vide de ses jours, il ne parvint jamais qu'à taire le vide des jours de tous. Il était le nègre docile et laborieux d'un éditeur fameux, comme lui père de famille et secrètement pédé. Mon père écrivait pour d'autres. Il écrivait de l'eau de rose et du policier, il écrivait des biographies et du roman français, du roman bien chiant et bien niais, bien français, il écrivait pour des *people* désœuvrés en manque d'image et d'argent, qui signaient le produit insipide de leur nom célèbre et insipide, pour le plus grand désœuvrement d'insipides lecteurs.

Insipide : la géographie de mon enfance. Megara était comme toutes les Megara, et n'eût été mon infirmité, cette aphonie subite de mes sept ans, cette aphonie subite de l'âge de raison qui me rendit muet, je n'aurais rien eu de bien différent des enfants

des faubourgs. J'étais sale, ignorant et lâche. Je le suis toujours autant. Un peu moins sale, un peu moins ignorant. À peine plus lâche.

À l'école, on me rangea avec les autistes, les débiles profonds et autres enfants sauvages. Je partageais avec mes camarades d'infortune les railleries et les jets de pierres des galopins narcissiquement choyés par leurs parents et dotés de la faculté combinée de jacasser et de haïr. Quelquefois, il m'arrivait de me rebeller et de protéger ces handicapés mentaux que je respectais, mais qu'une mauvaise pensée en moi ne pouvait s'empêcher de détester — puisque partager leur sort ne brisait en rien ma solitude. Je passais mes récréations seul, accroché à la grille du monument aux morts, au centre de la place communale bordée par la mairie, l'église et la boulangerie, derniers éléments traditionnels du bourg carthaginois que les tours des cités HLM n'avaient pas détruits, et là, au seuil du monde des vivants et des morts, je ne pouvais observer mes bruyants camarades vaquer à leur ennui sans entendre le souffle d'un poilu bruisser d'une ode à Perséphone.

Mes parents, las, m'envoyèrent chez des pédiatres débonnaires, des psychologues avides de tests et de statistiques, des orthophonistes patients mais désarmés, des neurologues déçus par la banalité de mon cortex, des psychiatres aiguisés par leur visiteur médical, des psychanalystes aussi froids et vieux qu'un mur, des thérapeutes orientés bronzage californien, de drôles de moines tibétains experts

en marketing et prônant la pleine conscience, sans compter l'inénarrable cohorte des vestiges des médecines anciennes : sorciers, marabouts, astrologues, jusqu'à un exorciste imbibé d'alcool qui vivait dans une mansarde insalubre du quartier du port en compagnie de perroquets et de chats et qu'effrayait le plus léger rythme de samba — et aucun de ces sages ne réussit jamais à me faire parler. Peut-être taisais-je la vérité de peur que la vérité ne se transformât en mensonge. Seules les femmes, louées soient-elles, bien plus tard, au paroxysme de nocturnes étreintes surent m'arracher quelques braiements qui s'apparentèrent à une parole...

De mon enfance, je ne garde rien, hormis le sentiment d'ennui, de mort, qui dominait mes jours. Je n'avais pas d'amis. Pas de jeux. Seulement des rêves morbides qui fleurissaient sur un temps en roue libre et quelques indices majeurs qui laissaient affleurer la cause de ma venue au monde. Je n'aimais pas les jouets parce qu'ils ne prenaient vie que par moi, et l'idée que je fusse aussi mort et immobile qu'eux m'effrayait. Ma mère à cette époque, pourtant, me couvrait d'attention, et lorsque dans mes longues promenades aux temples de Megara — je veux parler de ces après-midi au centre commercial qui éveillèrent en moi une macabre curiosité en sociologie et en psychologie — j'assistais médusé au caprice de l'enfant pleurnichant son désir de jouet, je refusais aussitôt celui que mon anxieuse mère me tendait. Il me semblait, du reste, que les

rayons de petits soldats et autres patchworks de bibelots qui ornaient la chambre de l'un de mes petits camarades de classe ne faisaient qu'amplifier le vide de sa chambre. Je me disais, en le voyant s'agiter, qu'il ne devait pas vraiment exister pour s'acharner ainsi à faire autant de bruit. Je me disais, en l'écoutant parler, que moi, toujours, je me tairais, comme mon père et ma mère, qui devaient bien s'aimer puisqu'ils ne se disaient jamais rien. Et j'avais honte de mes rêves. J'aimais les vaisseaux spatiaux. Un jour l'un d'entre eux se poserait et m'enlèverait. Je partirais loin. Je ne reviendrais pas. Je mourrais dans une bataille de rayons lasers et de robots tyranniques dans une cité galactique de la constellation de la Lyre. Mais j'aurais sauvé cette fille au regard jaune. Et elle m'aurait embrassé. Et ses lèvres sur ma joue auraient apaisé mon dernier souffle. Je serais mort, et je serais bien. J'avais honte de mes rêves car je rêvais de mort. J'étais un soldat du Nouveau Monde tombé à Tarawa, noyant à jamais dans le sable le souvenir qu'il cherchait en vain à fuir, et qui l'avait mené là, sur cet atoll sanglant, champ d'une bataille déjà oubliée. J'étais un *desperado* s'écroulant lors d'un duel de trop, dans une ruelle poussiéreuse d'Abilene, trahi par l'un de ses fidèles lieutenants et par une sombre danseuse de cabaret dont il s'était entiché à la fin de ses jours, parce que sa voix, parce que son rire, lui renvoyaient l'écho d'une présence toujours en fuite. J'étais torturé par des résistants de la dernière heure parce que j'avais des amis dans le

mauvais camp et je voyais partir derrière le peloton d'exécution la femme aimée que l'on allait tondre. J'étais moine fou sur un bûcher romain, regretté par une horde de loups hurlant à la mort, tandis que les rires et les rots d'un peuple décadent s'enivraient des arènes comme d'un lac de sang. Je n'étais qu'un lépreux solitaire au chemin sans cesse ouvert par les crécelles qu'il portait en son cœur. J'avais honte de mes rêves car je jouissais de leur atrabile. J'avais honte de mes rêves car j'en connaissais toutes les complaisances. J'avais honte de mes rêves, mais j'en savourais l'infortune. Ce secret appel de l'échec, de la mort et de la solitude. Ce désir invouable de disparaître et de n'avoir jamais été. J'avais honte de mes rêves, mais toujours il y avait cette fille aux yeux jaunes et ces mondes d'ailleurs qui me reconfortaient dans ma mort. Je me disais que la mort serait baiser de paix et d'amour tendrement déposé par une fille aux yeux jaunes.

Dès l'âge de sept ans, je sus que j'étais mort.

Et que toute parole participait de la mort, que toute parole était corruption, que toute parole portait en son creux une intention cancéreuse. Depuis lors je n'ai plus jamais prononcé un seul mot.

Jusqu'à cet instant fatidique, jusqu'à cet acte fou qui me vaut ma présence ici, aujourd'hui, je n'avais plus jamais prononcé un seul mot.

Longtemps, je crus que c'était une haine inconsciente qui m'avait rendu muet, le refoulement d'une haine innommable qui avait fait de moi cet être

aphone qui, durant quarante ans, participa aux conversations sans jamais émettre un seul mot, qui durant quarante ans se résigna à écouter le bruissement du monde sans oser proférer un seul son. La haine, peut-être, de ce pédé et de cette chienne qui avaient sans le vouloir présidé à ma naissance. La haine d'un quotidien absurde et désenchanté dans lequel le solipsisme de leurs propres souffrances m'avait projeté. La haine d'une vie miraculeuse dont mes géniteurs m'avaient certes fait don, mais dont ils avaient passablement accompagné la croissance et le développement, sans jamais s'efforcer de m'en enseigner l'essence, sinon son écorce : l'antienne grossière des nécessités sociales — études et insertion professionnelle, travail et respect des lois, vie réglée selon le conformisme du plus grand nombre et la tyrannie identitaire des minorités, hygiène tolérée de petites perversions, parce qu'il faut bien, mais en sourdine, sans faire de vagues et sans scandale, enfin adhésion à l'agnosticisme de bon teint, dégoulinant de sentimentalisme moral, sur lequel repose la fédération de Carthage. Non que je sois un ingrat : je remercie mes parents pour l'acquisition de cette sociabilité-là ; au moins n'étais-je ni démuné ni marginal. Mais n'avais-je pas rêvé d'une élucidation de ma propre conscience ? N'avais-je pas désiré absoudre l'absence et conférer une joie pérenne à ma présence ?

Longtemps, je crus n'être qu'une vieille âme éperdue d'amour, désir de réconciliation porté par la

culpabilité de la haine, artiste mystique puisant son ivresse d'infini dans le fantasme avorté de regagner le con de sa mère, citoyen certes revêtu du cynisme ambiant de son époque mais néanmoins fidèle à la fraternité chevaleresque et intemporelle des gentilshommes, homme de bonne volonté aux actes et aux pensées, hélas, pas toujours droites ni honnêtes, mais toujours conscient de cette imparfaite conformité à son idéal.

Or, mes croyances étaient fausses : ma conscience était fragmentée et mensongère, ma conscience était usurpée. Je croyais être un homme incapable de mentir parce qu'incapable de parler : je n'étais qu'un lézard hypocrite et asséché que l'âge aigrissait.

Et voici, là est mon propos : toutes ces créances se désagrègèrent quand je rencontrai Atalante...

2. LA SOIF

OU « LA TERRE EST SA NOURRICE »

Je n'étais nullement tourmenté avant de rencontrer Atalante : j'étais moi-même une pierre inerte et asséchée. Nulle soif n'agitait mon être, nul désir n'agitait mon âme. J'étais un lézard accoutumé à la torpeur du soleil et à la froideur des nuits. J'avais su, en me mariant, que cela n'était que consentir au moindre mal. Non que je fusse hypocrite, ou que je n'aimasse point Muriel — Muriel fut mon seul amour charnel —, mais nous partagions le même ennui, la même indifférence, la même absence que nous travestissions dans une activité mondaine festive et frénétique. De désirs, nous n'en avions pas. D'espoir, de manques, d'illusions, de frustrations ou de satisfactions, nous n'en avions pas. Non plus que de sens moral — dont nous prenions le plumage en mêlant nos voix indignées aux campagnes d'indignation qui rythmaient l'opinion sur les réseaux sociaux et en subventionnant nos dons altruistes

avec nos impôts. Et le bonheur, que nous ne cherchions nullement, n'était que mécanique jouissance occasionnée par le goût des huîtres dans la bouche, le délicieux laisser-aller d'une folle envie de pisser, la tête vidée par le crépitement d'une longue douche chaude sur la nuque ou l'hygiène d'une masturbation que nous aimions entreprendre ensemble. Nous avons même joui de l'éternité en mettant au monde un enfant, connu cette joie pure et ineffable qui naît du vagin de la femme, et dont l'innocence se corrompt, s'amollit, se désagrège au sortir de l'enfance, quand il apparaît si évident que cet être que nous rêvions angélique s'avère à la fois si étranger et si semblable à nous : fait de glaise, libre, et que la peur rend veule. Mais nous avons cette simplicité, ce mutuel respect, et puisque, ensemble, même si notre vision était froide et cynique, nous regardions dans la même direction, c'était qu'il y avait bien de l'amour entre Muriel et moi. Je dois admettre, du reste, que j'ai toujours considéré avoir une dette envers elle : Muriel était de loin la meilleure de nous deux, plus forte, plus digne, plus altruiste, elle m'avait sauvé une première fois de moi-même, elle m'avait libéré de l'esclavage de la mort — avec elle j'assumais pleinement mon statut de mortel et je vivais sans crainte ni espérance.

J'avais connu ma femme dans une partouze.

Nos corps s'étaient tout de suite accordés, au grand dam de son chum de l'époque, un de ses condisciples de la Haute Épicerie de Carthage,

qui pensait naïvement que le corporatisme le mettait à l'abri de ce qui est le meilleur *speed dating* au monde : la joyeuse, folle et colossale partouze — *komos* intemporel, écho de l'orgie cosmique absurde et immanente, rituel vibrant et spontané des enfants de Cronos ordonnant le chaos avant de se dissoudre de nouveau dans l'abîme, chapelet de sexes et d'orgasmes qui clament l'irrévocable liberté de leur conscience manifestée : dans son ivresse de satyre et de ménade, qui ne connut la joie de saisir et le désir assouvi de demeurer ?

Je ne me suis jamais rappelé comment je m'étais échoué dans ce quartier ultra-chic, étant donné que j'étais déjà défoncé en y arrivant. J'avais vingt-deux ans et je venais de toucher la paie du mois. Avec un trio de margouillats, dont j'ai depuis longtemps oublié visages et noms, nous étions partis en virée à travers les caveaux écarlates de Carthage. Je m'étais réveillé dans une voiture inconnue, au milieu de la nuit, dans le somptueux jardin d'une villa de Violets envahi de coupés sport. Sur le porche deux filles nues d'une vingtaine d'années, visiblement perchées, sautaient à la corde en gloussant. Les yeux perdus dans la voûte étoilée, elles chantaient ce qui me sembla une comptine d'enfant :

- 62, *Bestall*,
- 63, *Procis*,
- 64, *Salamon*,
- 65, *Groombridge*,
- 66, *Betelgeuse*.

Un couple nu jouant à chat passa en égrenant des rires quand j'entrai dans le hall. Devant moi, l'escalier qui menait aux chambres était saupoudré de discoureurs *in naturalibus* qui faisaient circuler des joints et refaisaient le monde, nullement troublés par le flot de couples qui allaient et venaient à l'étage. Au fond du hall, la cuisine résonnait de rires et de l'entrechoc des coupes. On y trinquait à la vie, on y suçait à la mort, on y partageait à l'extase de la poudre et des taz. Je me frayai un chemin dans le double salon, étourdi par la quinzaine de corps amoncelés qui s'agitaient sous le *beat* mat des vibrations des baffles, mes sens débordés entre l'attention portée sur mes pas pour ne pas glisser sur les préservatifs usagés jetés à terre et les gémissements des trios et des quatuors qui m'invitaient à m'unir à leur concert. L'alcool accumulé dans mon sang était trop imposant pour que je devinsse acteur de toutes ces scènes entraperçues. J'avisai un deuxième escalier, plus discret, presque caché, et rejoignis à l'étage un havre cossu, un bureau-bibliothèque plongé dans une dense pénombre que seul le halo d'une télévision allumée pourfendait. Ne voyant personne, je me vautrai sur le sofa, soucieux de terminer ma nuit et déjà inquiet de la migraine à venir. C'était sans compter le film en noir et blanc qui passait sur le petit écran et qui captiva mon âme.

De longues minutes passèrent dans un parfait silence, entrecoupées par le dialogue feutré des personnages du film. Mes yeux étaient fixés sur les

tableaux qui défilait, mon âme goûtait soudain au plaisir d'une vérité ineffable qu'elle effleurait sans la saisir. Ce ne fut que lorsque le personnage principal, Marcello, entra dans l'appartement de Steiner, l'intellectuel humaniste qui s'était suicidé dans la nuit en commettant l'acte horrible de tuer ses propres enfants, deux anges venus sur terre et rejetés par un sage que la clairvoyance venait de rendre fou, ce ne fut qu'à ce moment précis que j'entendis respirer et qu'une voix douce dans un sanglot soupira :

« C'est ce passage qui me fout toujours les jetons. Ce film est divin, putain, mais il me rappelle aussi pourquoi je veux pas d'enfant : notre monde est à gerber, jamais ma matrice servira à produire davantage d'injustice. »

Sur un fauteuil isolé dans un coin du bureau, engoncée dans les ténèbres, mes yeux accoutumés à l'obscurité dévisagèrent une déesse. Vêtue uniquement d'un long tee-shirt noir portant le logo des *Pixies*, la fougoune à l'air et les jambes nues croisées en tailleur, la vierge noire qui allait devenir ma femme et la mère de mon enfant plongeait son nez sur une ligne de *coca-loca* qu'elle venait de se préparer sur une bande dessinée. Elle prisait savoureusement et de plaisir renifla plusieurs fois.

« *La Dolce Vita*, reprit la blonde en relevant la tête et en me fixant de ses yeux verts, ça parle de déchéance. Douze tableaux qui parlent de la mort du monde. Ça commence par une statue du Christ

transportée en hélico, et ça se termine par la vision d'un poisson mort sur la plage. C'est putain de fort comme symbole, non ? *La Dolce Vita*, ça parle d'un monde mort et de quelques humains qui s'éparpillent sans en avoir conscience, ça parle d'une parole qui agonise faute de trouver une oreille qui l'entende. Putain, c'est le plus beau film que je connaisse. Tu veux une ligne ? »

J'avais déjà oublié que mon sang était empoisonné par l'alcool et je me foutais comme d'une guigne de la migraine du réveil. J'acceptai son invitation et plongeai ma tête sur la couverture du *Sandman* qu'elle tenait entre ses cuisses. Je pris deux longues lignes et reniflai plusieurs fois sans pouvoir quitter sa chatte dorée des yeux. Le parfum que je humai exacerba mon ivresse. La fille me sourit et se leva en écartant la main que j'osai poser sur son visage.

« J'ai eu ma dose d'action pour ce soir mon beau. Et puis, je te dis, ce film me rappelle l'injustice qui pourrait sortir de mon con si tu venais y engouffrer ta queue ; bourreau ou victime, mon enfant apporterait injustice sur terre. Accordons-nous sur ce fait damoiseau : je n'ai plus goût à la bagatelle pour l'heure. »

Je restais debout à l'observer. Féline, elle dansa jusqu'à un rayon de bibliothèque pour remettre l'album de Gaiman à sa place. Elle se retourna vers moi et m'observa à son tour. Un trait narquois naquit sur ses lèvres. De toute la villa, je devais être le seul mâle encore habillé de pied en cap. Elle dut sentir

que je bandais dur pour elle, pour ses paroles, pour son esprit, pour la totalité de son être, elle dut comprendre que je la trouvais belle, absolument, que mon désir pour elle était *sexuel* dans le sens le plus religieux du terme : je voulais m'unir à son corps, à son âme, à son esprit, je ne voulais faire qu'un avec l'infini que son être éphémère et béant reflétait. Et je ne savais pas comment le lui faire savoir. Je restais devant elle muet et pétrifié.

« Cela dit, je pourrais me prendre une porte, avança-t-elle pour prolonger notre rencontre. J'ai envie de me prendre une porte. Ça te tente de me regarder faire? »

Je ne savais pas ce que « prendre une porte » pouvait bien signifier dans les cercles hyper-friqués des Violets. Interloqué, je la vis ôter son tee-shirt et le rouler en boule. Elle était tout à fait nue maintenant et son corps était somptueux. Elle devait avoir mon âge et chacun de ses gestes avait l'assurance et la grâce de sa caste. Elle s'approcha d'une porte encastrée dans la bibliothèque qui menait à un discret boudoir. Elle ouvrit la porte et contempla son embrasure, caressa sa poignée. De sa main gauche, elle roula et ajusta son tee-shirt autour du pêne de la serrure. De sa main droite, elle agrippa le haut de la porte et hissa soudain son corps, son sexe lové autour du tee-shirt, les genoux recroquevillés contre sa poitrine. Puissamment, les deux mains accrochées en haut de la porte, elle commença alors de frotter son sexe contre le pêne de la porte recouvert de

tissu, dans un mouvement d'aller-retour vertical par lequel elle maintenait à bout de bras son corps enroulé autour de la porte. Au bout d'une dizaine de secondes de ce jeu, elle commença de gémir et je dus accepter l'idée extravagante que ce n'était pas une blague : elle prenait son pied avec la porte. J'étais à la fois sidéré par la puissance de l'imagination humaine et excité par le son ravissant de ses râles. La ribaude, pour finir tout à fait de m'échauffer la tête, ne me quittait pas du regard en se livrant à ce qui, m'avoua-t-elle plus tard, constituait son plus ancien rituel onaniste. Elle y excellait, et savait se mener à un orgasme rapide et répété. Ses yeux langoureux fixés sur moi achevèrent de me rendre fou. Je me portai à ses côtés et lui fit comprendre sans mot dire qu'il me fallait la sucer, qu'il me fallait plonger ma langue dans son con et caresser chaque repli âcre et doux de sa chair, ce n'était pas moi qui le voulais, c'était écrit dans le grand livre des dieux, il fallait que ma bouche s'unît à sa vulve, la destinée du monde en dépendait, le sort de milliards de nos semblables était pendu à cet acte sacré, il fallait que je busse à son Graal, il fallait que je suçasse sa chatte, il fallait que je sentisse ses doigts agrippés à mon crâne et ses cuisses enroulées sur moi, le big bang ne prenait son sens qu'avec nous, la révolution de la Voie lactée et les embrasements d'agonie des météorites pénétrant le manteau bleu de Gaïa n'avaient jamais eu d'autre finalité que ce soir-là, ce soir où nos regards se croisèrent, ce soir où nos âmes se soudèrent, ce

soir de magie où tous les amants de l'histoire, les milliers de générations d'hommes et de femmes qui avaient baisé en hurlant pour que de leurs gènes entrecroisés naissent nos deux êtres esseulés, ce soir de magie où tous les patriarches centenaires et leurs femmes fripées, Abraham et Sarah beuglant de plaisir lors d'une levrette inespérée, Rebecca grimaçant sous l'orgasme d'une chevauchée amazone, Joseph et Rachel se mordillant le cou et les lobes d'oreille au plus fort de leurs râles, tous beuglant et grimaçant, et tous leurs descendants illustres, le roi David foutant Beth sournoisement, Salomon foutant son millier de femmes follement, Jésus honorant les orteils de Madeleine sagement, et tous leurs millions de descendants, oh moins illustres, la plupart ivrognes, analphabètes et myopes, petit peuple de la terre, mais tous grimaçant et beuglant pareillement sous l'orgasme, tous rêvant d'exorciser la mort, tous singeant la parole de Dieu dont ils se disposaient de la sorte, sans le savoir, à propager la promesse dans la glaise naissante de l'athanor utérin, ce soir absolu où tous nos millions d'ancêtres électrisés par le sexe et l'orgasme voyaient l'acte théurgique de leur union corporelle et céleste miraculeusement renouvelé.

Ma future épouse, Muriel, accepta cet hommage qui lui rouvrit l'appétit. Nous roulâmes tous deux à terre, tête-bêche, moi sous elle et elle sur moi. Elle dégagea mon sexe de l'étau de ma braguette et couronna de ses lèvres nos convulsions affines. Dans ce congrès du corbeau, enflammés par notre

désir réciproque, nos êtres de glaise concordèrent jusqu'à l'extase.

J'avais rencontré un être aussi asséché que moi, un être trop furieux pour admettre la soif — et cette rencontre m'électrisa.

J'eus l'illusion de croire, les deux décennies qui suivirent, jusqu'à ma rencontre avec Atalante, que les étincelles qui m'avaient libéré de moi-même étaient des étincelles de vie.

3. L'INCESTE

OU « UNIS LE FRÈRE À SA SŒUR ET FAIS-LEUR
BOIRE LE BREUVAGE D'AMOUR »

Étrangement, la première chose que je m'étais rappelé, cette nuit-là, après que je l'eus rencontrée, Atalante, souvenir oublié, occulté par moi, et qui fut le début d'une longue suite de réminiscences, comme un névrosé laisse ressurgir son dédale d'odeurs au fil de son analyse, la première chose que je m'étais rappelé, cette nuit-là, après que je l'eus déposée, Atalante, ce fut le rituel du péage au gymnase du collège, lorsque, adolescent farouche et solitaire, je végétais en quatrième. Ce furent les rires de Paulo, de David et de Mohamed, ce fut le sourire de Nathalie. Ce furent mes orteils recroquevillés, mes pieds vissés au pied du banc que je regardais, pendant qu'ils l'embrassaient, ce furent mes mains agrippées aux testicules qu'ils venaient de me broyer, ce fut cette douleur qui me cinglait le ventre, cette rage au cœur qui me donnait envie de hurler, cette

peur et cette honte qui me faisait taire, qui me faisait asseoir, toujours au même endroit du vestiaire, et qui me faisait ne pas regarder, lorsque Nathalie passait, pour rejoindre le vestiaire des filles, et qu'elle s'arrêtait devant eux pour se laisser embrasser, parce qu'elle était obligée, me disais-je, comme les autres considérées comme laideronnes étaient obligées de dire oui lorsque arrivées devant eux elles se faisaient traiter de putains et de boudins, comme les trois ou quatre autres garçons qu'ils prenaient au hasard, chaque semaine, à chaque fois que nous avions gym, et qui comme moi recevaient le supplice des œufs brouillés. Et je regardais mes orteils recroquevillés, en me déshabillant, parce que Nathalie toujours souriait en se laissant embrasser, et que toujours ils lui caressaient les fesses et les seins qu'elle n'avait pas encore, et que toujours Mohamed lui disait : « Le jour où ça aura poussé, je te baisera, je te baisera à mort. » Et je me déshabillais les pieds vissés au pied du banc parce qu'il me semblait que toujours elle acquiesçait en souriant.

Il était revenu, ce souvenir, il était revenu comme ça. Et pendant le trajet de retour, je me demandais bien pourquoi. J'aurais dû penser à Muriel, penser à la pluie qui frappait le char, ou penser à cette cinglée que j'avais prise en stop et qui m'avait sucé jusqu'à la dernière goutte, penser à ce parfum qu'elle avait laissé sur ma joue et sur ma queue, Atalante, mais je ne parvenais à penser qu'à ça, au rire de Paulo, de David et de Mohamed, au sourire de Nathalie

quand ils l'embrassaient, et à mes orteils recroquevillés par la douleur, la honte et la peur.

Ce n'était pourtant pas si terrible que ça. Après le rituel du péage, quand nous nous retrouvions tous au gymnase pour un match de volley ou de basket, les trois compères qui nous terrorisaient, que les redoublements multiples avaient rendu nos aînés et nos maîtres, jouaient et plaisaient comme s'il ne s'était rien passé. Ils me parlaient joyeusement et me félicitaient si je venais à réaliser une belle action — ma haute taille déjà me conférant un certain avantage pour ces sports. Et je passais le reste du cours à regarder Nathalie, les courbes que dessinait son pantalon bleu ciel, ses cheveux dorés, et je passais de longues minutes, le soir, à penser à sa peau, à penser à ses fesses, tout en me masturbant. J'inventais toutes sortes d'histoires où se joignaient quelques enseignantes et d'autres filles de la classe avant de m'endormir dans l'humidité que les songes de toutes ces bouches, de tous ces regards, de toutes ces caresses, de toutes ces fesses, éveillaient en moi. Le lendemain, j'avais oublié le supplice des œufs brouillés comme le plaisir de m'être branlé et je considérais chacun de ces épisodes comme les passages obligés de mes treize ans. Il faut croire que ces nuits qui étendirent leur manteau amnésique sur mon enfance ancrèrent plus profondément en moi des déchirures invouables. Sinon comment expliquer la résurgence de ce sourire de Nathalie quand elle se laissait embrasser ?